

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 JUILLET 1887

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — Nos gravures. — Poésie : Qu'importe, par Charles Gauvreau. — Les Canadiens des États-Unis : le Dr J. H. Laroque. — En route pour la Baie d'Hudson. — Le portrait. — Musique. — Choses et autres. — Récréations de la Famille. — Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES : Portraits : Mgr Lorrain ; L'hon. Ed. Blake ; Dr H. J. Martin, M. P. ; Dr J. H. Laroque. — Montréal : Vue de la partie ouest du port de Montréal. — Vue du lac Abitibi. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me ..	25
3me ..	15
4me ..	10
5me ..	5
6me ..	4
7me ..	3
8me ..	2
86 Primes, à \$1	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

TRENTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le trente-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de juin), aura lieu SAMEDI, le 2 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



LES processions, diners, discours et piqueniques qui font partie du programme ordinaire de notre fête nationale sont terminés et, après avoir assisté à toutes ces démonstrations et écouté ce que les branches laissent passer de rumeurs, on en arrive à cette conclusion :

On a banqueté un peu, parlé beaucoup, comploté passionnément et réussi pas du tout.

Le banquet n'a pas été un succès, tant s'en faut. Ce n'est pas cependant que l'appétit ait manqué, ou que les bourses aient été vides, mais des bruits fâcheux se sont répandus, de mesquines personnalités ont été faites, les langues se sont trop agitées, les plumes ont piqué, on s'est amusé à couper les cheveux en quatre et le résultat fut que deux cent cinquante convives au plus se sont assis à une table dressée pour cinq cents couverts au moins. C'était froid.

On a parlé beaucoup, les uns bien, les autres mal, comme toujours ; les premiers s'occupant de la question du jour, les seconds ayant l'air de se souvenir trop des banalités et des excentricités de *hustings*, comme souvent. C'était médiocre.

On a comploté passionnément, un clan dénigrant l'autre, car malheureusement on ne peut plus le cacher maintenant, la discorde est entrée dans la société nationale. C'était mal.

On n'a pas réussi, cela se comprend ; quand on marche sur un terrain miné partout, on ne peut s'attendre à aller loin sans sauter ou s'enfoncer. Ceci est très malheureux.

L'association Saint-Jean-Baptiste a besoin d'un second Duvernay.

. L'existence de notre société nationale serait-elle donc destinée à ne pas dépasser la durée de la vie d'un homme ; après soixante et quelques années de vie, va-t-elle déjà entrer dans la période de déclin précurseur de la mort !

Ce n'est pas là cependant ce que rêvait le fondateur de la Saint-Jean-Baptiste.

En posant les assises de cette institution, Ludger Duvernay avait compris que ce qui manquait chez nous, c'était l'esprit d'entente, le lien de cohésion, et quand, dans la soirée du 24 juin 1834, les soixante convives réunis à la table de M. McDonald, levèrent leurs coupes pour boire "à la Patrie Canadienne," Duvernay disait : " Cette fête, dont le but est de cimenter l'union entre les Canadiens, ne sera pas sans fruit. Elle sera célébrée annuellement comme fête nationale, et ne pourra manquer de produire les plus beaux résultats."

D'après ce qui s'est passé cette année, n'ai-je pas raison de dire qu'il nous manque un second Duvernay, puisque l'esprit d'entente semble nous manquer autant en 1887 qu'en 1834.

. La colonie des Français de France vient de donner une preuve éclatante de sa vitalité et de l'union qui règne parmi ses membres.

On se figure généralement qu'il y a à Montréal au moins deux ou trois mille Français, c'est une erreur, nos cousins de l'autre côté de l'eau sont à peu près au nombre de quatre cents, mais malgré leur petit nombre, ils ont réussi à former une société modèle, sous le nom de l'Union Nationale Française.

Ainsi que cela se fait en toutes choses en France, leur premier soin a été de penser aux pauvres, et c'est ainsi qu'ils ont acheté un immeuble, situé au centre de la ville, qui sert de maison de refuge, où les Français sans ressources trouvent un abri jusqu'à ce qu'ils aient pu se suffire à eux-mêmes.

L'inauguration officielle de cette institution a été faite dernièrement, par M. Dubeil, consul général de France, et il est vraiment remarquable de constater combien l'idée de l'Union Nationale Française a été appréciée et encouragée.

En effet, en parcourant la liste des personnes présentes, je vois des noms qui prouvent qu'on se trouvait là en bonne compagnie : MM. les abbés Giband et Hamon, du séminaire de Saint-Sulpice ; les honorables MM. Mercier et McShane ; M. Schwob, vice-consul de France à Montréal, Faucher de Saint-Maurice, M. P. P. ; Lafontaine, M. P. P. ; E. Robidoux, M. P. P. ; Dr Leprohon, vice-consul d'Espagne ; vicomte de Bouthillier, vicomte de Labatte, vicomte de Quinmont, baron de LaPerrière, Leblond de Brumath, E. Bossière, C. Mariotti, vice-consul d'Italie, L. D. Rey, vice-consul de Suisse, etc.

Tous les discours prononcés à cette occasion ont été des plus sympathiques à l'œuvre nouvelle, mais je citerai quelques paroles de M. Faucher de Saint-Maurice qui expriment bien la note patriotique :

Point n'est besoin, dit-il, de vous assurer combien votre œuvre est sympathique à tous les Canadiens, tout ce qui est français nous est cher et tout ce qui vit à l'ombre de ces trois belles couleurs qui forment le drapeau de la France se confond dans l'amour que nous avons gardé à notre mère-patrie. Et ne croyez pas que nos protestations soient purement platoniques, car les exemples sont nombreux pour prouver que nous savons florer nos bras quand nous croyons qu'ils peuvent être utiles.

Plus d'un champ de bataille a été arrosé en 1870, non sans de quelques-uns de nos braves et hier encore une voix d'Orient nous apprenait la mort d'un enfant de notre sol, tombé au Tonkin, face à l'ennemi. Son lincoln a été le drapeau de la France !

Jean-Louis Renaud, qui vient de mourir à Sontay, était un fils de la vieille cité de Champlain, de ce rocher de Québec qui vit tant de fois l'ennemi fuir sous le feu de ses batteries. Il vivait heureux et sans souci quand le bruit des canons de la flotte du brave amiral Courbet, un glorieux mort lui aussi, le fit bondir d'enthousiasme.

Il partit et ne pouvant se réclamer de ce beau titre de Français dont nous sommes si fiers mais que de nécessités incontrôlables empêchent de reconnaître officiellement là-bas, il s'engagea dans la région étrangère. Brave comme un lion, on le voyait toujours aux postes les plus difficiles et il venait de faire poser sur sa tunique, ses galons de caporal, les plus durs à gagner, quand la mort vint le frapper.

Vous le voyez, messieurs, c'est la preuve de ce que j'avancé en disant combien nous aimons la France et je suis fier de pouvoir dire moi-même que le ruban rouge que j'ai l'honneur de porter à la boutonnière est une goutte de sang que j'ai versée pour la patrie.

Saluons donc la tombe de Jean-Louis Renaud, c'est celle d'un brave enfant de la Nouvelle France, mort pour la vieille patrie !

. Je vous ai parlé la semaine dernière de l'enlèvement d'une jeune comtesse cubaine, Melle Mercédès Campos, et je vous disais que toute cette affaire s'était passée de telle manière qu'on ne pouvait croire à quelque chose de vraiment sérieux.

Il paraît que c'est bien cela.

La comtesse divorcée avait arrangé elle-même tout le plan de cette farce, très mal jouée, et le temps n'est pas loin où elle s'apercevra que mieux vaut se conduire convenablement que de courir les aventures.

Le compère de la comtesse est, paraît-il, un monsieur de la Tour Garbœuf, qui me semble être un très habile citoyen plus amoureux des millions que de la réputation de sa belle.

Après avoir quitté le Bois de Boulogne, en faisant plus de bruit que de raison, et une mise en scène ridicule, les deux acteurs de ce mauvais roman se sont rendus directement en Angleterre, à Douvres, où ils ont essayé de se marier.

On leur a refusé une licence de mariage, en leur disant qu'un séjour de deux semaines au moins, en Angleterre, était nécessaire pour obtenir cette permission.

Qu'ils se marient ou non, cela nous inquiète fort peu, d'autant plus que leur mariage fut-il célébré par le premier évêque protestant, ne vaudra jamais plus que s'il avait été fait par Plume-patte, le perruquier des zouaves, mais si je vous parle encore de cette aventure, c'est pour conseiller à nos jeunes filles de se défier beaucoup des comtes ou barons d'aventure.

Car, l'histoire n'est pas finie, il paraît que le comte de la Tour Garbœuf est tout simplement désigné sur un acte de baptême sous le nom de Garbœuf, qu'il est le fils d'un pauvre huissier et qu'il a pour toute fortune dix mille piastres de.....dettes.

D'aucuns plaindront la jeune femme ; moi, pas.

. Bien que les fêtes du cinquantenaire royal ne vous aient pas empêché de dormir, on en a tant parlé et on a fait tant de choses étranges que je ne crois pas trop vous ennuyer en vous en disant encore quelques mots.

Je ramasse les perles éparpillées dans les journaux.

" Parmi les présents offerts à la Reine, figure un don de trois cent mille piastres, produit des souscriptions de trois millions d'Anglaises.

" Sa Majesté a accepté et a remercié gracieusement les donatrices."

Offrir de l'argent à plus riche que soi, est très inconvenant. En accepter de plus pauvre que soi est... royal.

Enfin ! les opinions sont libres, mais je trouve extraordinairement économes ces trois millions d'Anglaises qui reconnaissent les services que leur a rendus leur Reine depuis cinquante ans, en lui donnant chacune dix centimes ! ! !

C'est maigre, et je voudrais bien savoir si Sa Majesté daignerait accepter dix cents de la main d'une de ses sujettes.

Mais il paraît que quand la chaîne des dames atteint une certaine longueur, ce n'est plus du tout la même chose.

. A Windsor, la Reine a découvert une statue d'elle-même, don des citoyens de l'endroit."

Voilà une singulière opération !

Je savais jusqu'à présent que l'on n'invitait pas les gens à découvrir leur propre statue, pour cette bonne raison que règle générale, on n'élève de statues qu'aux morts.

Je n'ignorais pas cependant que les rois, les reines et... les Républiques ont droit à leurs statues durant leur existence, mais je ne vois pas quel plaisir on a cru faire à la Reine en l'invitant à déchirer le voile qui recouvrait le marbre ou le bronze représentant ses propres traits.

A qui a-t-on fait une surprise ?

A la Reine ? Allons donc ! elle savait bien qu'elle n'allait pas découvrir le groupe de l'Irlande pleurant sur ses enfants...